



CLASSIQUES
GARNIER

LOUETTE (Jean-François), « Présentation », *Cynismes littéraires*, p. 7-14

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-07732-9.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-07732-9.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉSENTATION

Les cyniques, à qui on fait une réputation d'esprit vif, sont en réalité les êtres les plus jobards. [...] Ils ont décidé une fois pour toutes que le vin était de l'eau claire, et ils croient comme des enfants que c'est définitif? Grand bien leur fasse!
Jean Giono, *Le Moulin de Pologne*.

En 2007, l'actualité politique aidant – ou plutôt certaine élection présidentielle m'accablant –, le désir me vint de mener une petite enquête sur le cynisme. Le fait est que je lisais alors beaucoup Pierre Drieu la Rochelle : ceci explique aussi cela. L'aboutissement de cette enquête fut la publication d'un ouvrage intitulé *Chiens de plume. Du cynisme dans la littérature française du XX^e siècle*¹. Aboutissement provisoire : conçu et organisé avec Pierre Glaudes, le colloque *Cynisme et littérature en France, de la fin du XVIII^e à nos jours* (de Diderot à Houellebecq, si l'on veut), colloque dont voici les actes, s'est voulu à la fois le prolongement et l'élargissement de l'enquête.

Le prolongement, puisque ledit colloque a été conçu comme l'occasion de mettre à l'épreuve (nuancer, affiner, contester) certaines propositions avancées dans *Chiens de plume*, et surtout certaines définitions, qui y avaient été rassemblées, du cynisme qu'on peut appeler « mondain » – par opposition au cynisme antique. Un bref rappel de ces définitions éclairera sans doute le lecteur, qui ne manquera pas de les méditer à son tour.

D'un point de vue psychologique, à tout seigneur tout honneur – il convient d'abord d'évoquer la formule de Dostoïevski dans *Les Frères*

¹ Jean-François Louette, *Chiens de plume. Du cynisme dans la littérature française du XX^e siècle*, Genève, Éditions de la Baconnière, 2011.

Karamazov : « Le précoce assèchement de l'esprit et de l'imagination », voilà qui définirait le cynisme. Quand les eaux se retirent, restent les rochers et le sable : la dureté, l'enlèvement, et le sel qui ronge ; une amertume à la fois prématurée (mais vient-elle jamais à son heure ?), et généralisée – alors que le mépris, lui, a des objets précis. L'idée de précocité semble supposer que le cynisme viendrait de toute façon avec l'âge ; peut-être, mais il est aussi un cynisme des jeunes gens, que Bertrand Russell a voulu comprendre (voir son essai « On Youthful Cynicism »), et que Roger Nimier s'est voué à dépeindre (voir par exemple *Le Hussard bleu*).

Ce regard acide, celui d'un être qui ne sait plus compatir, plus sourire non plus peut-être, Cioran le définira d'une admirable formule dans *Le Livre des leurres* : « Voir le monde par les yeux du serpent ». Donc ni avec la bonté de Dieu, ni avec la naïveté d'Adam, ni même avec la curiosité d'Ève. Mais avec une méchanceté froide, qui calcule et qui piège, sans aucun égard pour l'illusion, le pathos, l'altruisme.

Ultime définition de type psychologique : pour le philosophe Émile Tardieu, au tournant du xx^e siècle, le cynisme est « l'égoïsme qui se vante » ; ce que Vladimir Jankélévitch, après avoir cité Tardieu, glose comme la « friponnerie glorieuse » (*L'Ironie*). On pourrait sans peine trouver un soubassement à cette psychologie du côté de Freud, lequel, dans sa « Considération actuelle sur la guerre et la mort » de 1915, insiste sur la propension secrète de l'homme au meurtre : chacun à part soi tue son mandarin, ni vu ni connu, de l'autre côté de la terre. Le cynisme vend la mèche ; par exemple ce mot d'esprit : « Lorsqu'un d'entre nous mourra, j'irai m'établir à Paris ». En plaisantant, on dit la vérité : nous balayons de notre chemin tous ceux qui nous gênent.

Ainsi, *chacun suit son intérêt, chacun ne cherche que son intérêt* ? Cette formule, Sartre la commente et la critique au détour d'une page de la *Critique de la raison dialectique*, et elle ne lui semble pas inattaquable². Elle implique en effet beaucoup. À savoir : 1. Que les relations entre les hommes soient *a priori* d'antagonisme. 2. Que cette division des hommes soit naturelle. 3. Qu'un fait de nature soit ainsi posé comme une donnée parfaitement... inintelligible. L'assèchement, le regard du serpent, l'égoïsme glorieux, son propre intérêt mis par-dessus tout : autant de définitions qui éclairent, mais demeurent aussi elles-mêmes à éclairer.

2 Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, t. 1 [1960], Paris, Gallimard, 1985, p. 326.

Trouvera-t-on mieux du côté de la sociologie ? (Aussi bien celle qui affiche diplômes et patentes, que celle qui s'esquisse à sa manière dans la littérature). Pourrait-elle nous dire, ou du moins nous faire entrevoir, d'où naît le cynisme, à supposer qu'il ne soit pas transhistorique ? Après tout, il est tentant de considérer qu'il n'y a pas de société, ou pas de gouvernement, sans cynisme. Peut-être Montaigne inclinait-il de ce côté : « Le bien public requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre » (III, 1, « De l'utile et de l'honnête »). Présent d'une vérité générale indépendante des circonstances. Mais si l'on s'entête à soulever la question des circonstances : de quelle mutation de civilisation procéderait l'explosion moderne du cynisme ?

Revenons un instant à Dostoïevski : pour lui, si notre monde est cynique, c'est qu'il n'est plus chrétien, ou plus assez chrétien. La crise des valeurs d'humilité, de pauvreté, de charité engendre le cynisme. Et pourquoi pas, en effet. Encore faudrait-il ajouter que le christianisme, quand il se faisait pouvoir, savait, tout comme un autre, se montrer cynique. Dostoïevski ne l'ignore d'ailleurs pas, lorsqu'il met en scène, toujours dans *Les Frères Karamazov*, le Grand Inquisiteur expliquant au Christ revenu sur terre qu'il est un gêneur troublant l'ordre de l'Église.

Deuxième hypothèse : le cynisme moderne proviendrait du nivellement des valeurs que produit une culture monétaire généralisée (voir Georg Simmel, *L'Argent*, 1900) – l'argent se présentant désormais comme la valeur des valeurs, celle dans laquelle toutes les autres se peuvent transposer ou traduire. On se souvient du mot célèbre d'Oscar Wilde, qui définissait le cynique comme « *A man who knows the price of everything and the value of nothing* » (*L'Éventail de Lady Wintermere*). Je citerai aussi un texte bien moins connu, *La Confession cynique*, roman de Renée Dunan (1928) : « Votre justice ne connaît d'innocence que dans la fortune. À un homme riche tout est permis ».

Un monde qui n'est plus chrétien ; un monde où l'argent – autant dire le capitalisme – est roi. Mais aussi un monde marqué par le dévoiement, en URSS, de l'expérience communiste. Dès 1911, Joseph Conrad, dans son roman *Sous les yeux de l'Occident*, montrait son narrateur, vieux professeur de langues installé à Genève, lisant le journal d'un révolutionnaire exalté, Razumov, et trouvant que le mot de cynisme caractérisait au mieux l'autocratie comme la rébellion russes. Dans le même sens ira Arthur Koestler, dont *Le Zéro et l'Infini*, roman célèbre, paraît

en 1940. Un communiste soviétique stalinien, Nicolas Roubachof, y déclare, avouant le mélange intime du totalitarisme et du cynisme : « Nous avons introduit dans ce siècle le néo-machiavélisme » ; et encore : « une conscience vous rend aussi inapte à la révolution qu'un double menton », parce que, selon lui, « l'histoire est *a priori* amoral : elle n'a pas de conscience ».

Le personnage de Koestler touche à une question difficile : entre cynisme et machiavélisme, quel rapport ? Faut-il dire que le machiavélisme est une pensée politique, et le cynisme une conduite privée ? L'opposition ne convainc guère. Prenons que le machiavélisme ait pour principe : le fait m'accuse, mais le résultat m'excuse ; c'est encore reconnaître des règles au nom desquelles on peut accuser, et donc un cadre moral. Le cynique, en revanche, s'en passerait tout à fait ? C'est dans ce sens qu'orienterait une excellente remarque de Pierre-Louis Rey : « Si le machiavélien justifie la fin par les moyens, le cynique emploie si volontiers les moyens qu'il risque d'en oublier la fin³ ».

Enfin, après la psychologie et la sociologie, la philosophie nous aide à nettoyer la situation verbale, comme le demandait Valéry. Elle permet tout d'abord de tracer une distinction nette entre l'idéaliste, le réaliste, et le cynique⁴. *L'idéaliste* voudrait que le réel se conforme à l'idéal, que les deux fusionnent pour le meilleur, que les valeurs s'incarnent dans le réel. *Le réaliste* refuse de reconnaître autre chose que le réel ; l'idéal n'est pour lui rien qu'un mot, pure billevesée : il n'y a pas de valeurs, il n'y a que le réel. *Le cynique* (mondain) connaît et reconnaît les deux plans, l'idéal et le réel ; mais de l'idéal, il a pour toujours fait son deuil. Du coup il se règle, froidement, sur le réel, et suit les règles qu'il commande pour aboutir, pour réussir.

Nietzsche l'avait bien vu, dans la *Deuxième considération intempestive* : le cynique rabat le devoir-être sur l'être, il abolit la moralité au profit de la nécessité ; son mot d'ordre – *so musste es kommen* – annule lois et convenances au profit de ce qui ne peut manquer d'advenir. Il reste que ce deuil de l'idéal s'accompagne d'une blessure ineffaçable : à savoir d'un dépit amer, d'une déception glacée, faits, pour en revenir un instant à l'analyse antique et classique des passions, de colère, de ressentiment,

3 Voir ci-dessous, p. 219.

4 Voir André Comte-Sponville, dans une note de *Valeur et vérité. Études cyniques*, Paris, PUF, 1994, p. 148.

de chagrin et d'envie mêlés (envie devant le bonheur des très rares heureux qui échappent au cynisme). Un cinéaste qui a commencé par la philosophie, Luc Dardenne, le dit très bien, en des termes inspirés de Hegel : « La conscience cynique est une conscience vivant à côté de son malheur. Elle se sait malheureuse, elle sait que ses idéaux sont meilleurs que l'état de la réalité qu'elle pourrait transformer mais elle accepte d'être séparée de ses idéaux. C'est ainsi ! C'est la réalité ! Sous prétexte de réalisme, cette conscience s'arrange de son malheur, elle devient arrogante, méchante, pleine de mépris⁵ ». Au cœur du cynisme, un retournement contre soi-même ? Comme si le serpent se recourbait et se mordait tout en crachant son venin...

Cette amère morsure que le cynique s'inflige, on pourra enfin la décrire à l'aide de la *Critique de la raison cynique*, publiée en Allemagne en 1983, avec un très grand succès, par Peter Sloterdijk. Lecteur de Kant mais surtout d'Adorno, Sloterdijk suggère que la conscience cynique se présente comme l'auto-démenti de la pensée éclairée⁶. Le cynisme, ce serait la *fausse* conscience éclairée : c'est-à-dire la conscience des Lumières se retrouvant en porte-à-faux, lorsqu'elle comprend que les objectifs desdites Lumières sont inaccessibles. Relevons trois propos importants de Peter Sloterdijk.

Le cynisme est entré dans le « corps héréditaire socio-psychologique » de notre civilisation occidentale⁷. Prenons-en pour preuve un ouvrage de Richard Hoggart (le fondateur des « cultural studies ») : *The Uses of Literacy. Aspects of working-class life* (1957). Il montre – au chapitre IX – que le cynisme est devenu une forme d'active protection de soi dans la classe ouvrière anglaise. C'est la déception du « decent man ». Sa formule serait : « I'm not buying that », qu'on pourrait traduire par : « On ne me fera pas gober ça », et elle exprime le refus des valeurs offertes publiquement, l'idée que toutes les valeurs affichées (l'autorité, qui sert les puissants ; la liberté, qui devient si facilement licence ; la prétendue vérité dans la presse, etc.) sont suspectes. Le cynisme de la classe ouvrière anglaise tenait dès les années 50 à ce quelle voyait « un fossé entre la moralité professée publiquement et la réalité ». Du coup,

5 Luc Dardenne, *Au dos de nos images*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 41.

6 Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique* [1983], trad. de l'allemand par Hans Hildenbrand, Paris, Christian Bourgois, 1987, p. 8.

7 *Ibid.*, p. 164.

ledit cynisme fonctionne comme une armure qui permet de montrer que l'on n'est pas dupe, de résister aussi aux trop nombreuses sollicitations extérieures (du désir, du jugement, etc.), mais qui *in fine* dissimule un grand trouble, le *to be puzzled*, le déconcertement (pour reprendre un mot qu'emploient les Goncourt), voire la « paralysie rampante de la volonté morale ».

Principe essentiel du cynisme moderne : l'association d'un « rigoureux cynisme des moyens à un moralisme des fins aussi rigide⁸ », car la modernité se prétend en guerre contre le nihilisme. Or le moralisme des fins, bien sûr, sert à recouvrir, à dissimuler, à faire avaler le cynisme des moyens : vous autres modestes travailleurs, vous autres petits fonctionnaires, vous devez souffrir les réformes qui se font sur votre dos, car c'est le prix à payer pour le progrès de la France libérale, de l'Allemagne toujours impériale, ou de la Grèce coupable.

Enfin, selon Peter Sloterdijk, c'est « à partir du cynisme qu'on peut endiguer le cynisme, et non à partir de la morale⁹ ». Donc, à partir d'une reprise du Cynisme antique. Ce qui signifie : par le dévoilement et par le scandale – par exemple, la révélation des mœurs fiscales des puissants et des riches, etc.

Prolongement de l'enquête ouverte dans *Chiens de plume*, le colloque ici publié s'en est aussi rêvé l'élargissement. Il aurait – en principe – voulu aborder tout ce qui n'avait pu qu'y être effleuré, ou qui y avait été oublié, tant sur le plan des auteurs, que des questions, et des domaines.

Les auteurs : le colloque a été l'occasion de revenir sur les cas passionnants de Diderot, de Maupassant et de Villiers, de Céline et de Camus. De s'attarder du côté de Musset et de Balzac, de Stendhal et de Montherlant. De considérer Benjamin Constant et son *Adolphe*, ou bien Romain Gary, sous cet angle *a priori* peu attendu dans leur cas, du cynisme. Il est d'autres écrivains que nous n'avons pu hélas que laisser en route : Chamfort, les Goncourt (*Renée Mauperin*), etc. Chacun, hélas, ajoutera à cette liste de nos oublis.

Les questions : les réflexions conduites lors du colloque ont permis de reprendre des interrogations cruciales. Par exemple : quand le mot de *cynisme* se fixe-t-il en français dans son deuxième sens (dérivé ou « mondain »)? Sans doute au XVIII^e siècle, et Littré donne des exemples de

8 *Ibid.*, p. 248.

9 *Ibid.*, p. 252.

Saint-Simon, Voltaire, Rousseau où le basculement se devine, se pressent... Mais l'enquête lexicographique ne semble encore qu'esquissée. – Ou bien : le plein accomplissement du cynisme suppose-t-il l'éclat (l'exhibition de l'impudence, la gloire de la friponnerie), ou bien l'ombre (la parfaite et redoutable dissimulation, le refus d'être percé à jour, pour mieux manipuler)? – Ou encore : quels sont les points communs au cynisme antique et au cynisme moderne? La morale reçue semble pour les deux inacceptable, voire entachée d'indécence (un mot d'un personnage de Drieu, dans *Histoires déplaisantes* : « on ne devrait avoir honte de rien »). Y a-t-il quelque proximité entre l'apathie que vise le Cynique, et l'insensibilité du froid cynique? Dans les deux cas, s'agit-il d'éviter la souffrance du sujet éthique, par anesthésie? – Et toujours : le cynisme est-il une passion chaude, ou une passion froide? Dans son *Traité de la nature humaine* (1739), Hume distingue entre passions violentes (la colère, etc.) et passions calmes (la bienveillance, l'aversion pour le mal), qui produisent « peu d'émotion dans l'esprit », au point qu'on tend à les confondre avec l'activité de la raison. Où se situe le cynisme, froid calculateur, composant sans cesse ses moyens en vue de ses fins, mais fort peu bienveillant pour autrui, et donc d'une ardente méchanceté? – Ultime question, mais pas la plus simple : y a-t-il une positivité du cynisme? Michel Houellebecq le réduisait un jour peu ou prou à la bêtise; mais George Orwell, au détour d'une phrase de *1984*, le définissait comme le contraire du fanatisme... Ce qui ne saurait manquer de lui donner quelque utilité face aux nouvelles guerres de religion que le XXI^e siècle voit poindre?

Les domaines : le colloque s'est consacré à la littérature française, non sans quelques incursions du côté de la philosophie. Or il aurait été instructif de faire un détour du côté de la sociologie des entreprises ou des organisations, qui étudie la part du cynisme et de l'altruisme dans la prise de décision, ou encore les différentes formes de cynisme qui se développent « au travail » : cynisme touchant sa propre fonction, cynisme à l'égard de l'organisation à laquelle on appartient, cynisme à l'égard des changements d'organisation interne et de ceux qui les promeuvent... Il ne serait pas difficile, et pas inutile, d'appliquer tout cela à la réforme libérale de l'Université française actuellement en cours.

Dans *Chiens de plume* comme dans le colloque ici publié, nous n'avons cessé de le mesurer : s'interroger sur le cynisme, c'est aussi réfléchir sur l'articulation entre littérature et philosophie. Le travers à éviter consiste,

bien sûr, à faire des textes littéraires une simple illustration, ou un simple écho, d'une philosophie ou d'un comportement cynique qui leur préexisterait. Il s'agit plutôt, à la fois, de reconnaître à la littérature sa pleine puissance de déchiffrement du monde social ; de considérer l'expérience de pensée qui est menée dans ces textes littéraires, laquelle peut poser de façon autre des problèmes philosophiques traditionnels, voire conduire à des découvertes singulières ; et enfin, de se demander : quels sont les éléments propres d'une écriture cynique ? Question qui elle-même se divise pour essayer de se préciser¹⁰. Alors que toute la tradition de réflexion sur la « poïétique » associe création et chaleur (*furor, fervor*, feu sacré), l'écriture cynique ne suppose-t-elle pas une invention par et dans la froideur ? Sur le plan du style, y a-t-il un lexique (brutal ?) et un niveau de langue (trivial ?) spécifiquement cyniques ? Existe-t-il une syntaxe de la déception cynique (par exemple l'emploi de la négation restrictive *ne... que...*) ? L'interaction des personnages, dans une intrigue de type cynique, repose-t-elle avant tout sur la manipulation ? L'auteur d'un texte cynique se pose-t-il en moraliste, se peint-il en complice ? Quelle est la situation faite au lecteur par un récit cynique ? S'agit-il de le prendre non dans des lacets de miel, mais dans un piège d'amertume ? Au fait, ne rencontre-t-on pas aussi une *poésie* cynique ? Et en prose ou en vers, quels affects produit le texte cynique ? Une déception qui se tourne en jouissance – pour parler comme Marot ou Huysmans, une *décevance* ?

Un mot, pour finir, de vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu consacrer leur temps et leur énergie à la réussite de notre colloque : des collègues et chercheurs confirmés, mais aussi de jeunes chercheurs, qui ont engagé des thèses dans ce domaine (Caroline Laurent, sur Philippe Muray, Ludvine Fustin, sur Mirbeau, Drieu et Houellebecq) – et enfin notre ingénieur de recherches et elle-même chercheuse, d'une admirable efficacité, Aurélia Cervoni, sans qui rien n'aurait été possible.

Jean-François LOUETTE
CELLF 16-21

10 Pour cette série de questions, voir Jean-François Louette, « Le cynisme, passion froide ? (Bourget, Drieu la Rochelle) », *L'Homme et ses passions*, actes du congrès de l'Association Guillaume Budé (Lyon, 2013), Paris, Les Belles-Lettres, 2016, p. 781-796.